

LE DOSSIER DE PRESSE DE LA PORTE ÉTROITE

(suite) ¹

146-V-16

JEAN LIONNET

(*Revue Hebdomadaire*, 6 novembre 1909, pp. 92-5)

Dans la revue que dirige alors chez Plon Fernand Laudet (le « nouveau théologien » de Péguy qui, en 1911, comme on sait, s'en prendra en fait à un rédacteur qui devait être plus tard le directeur de la *Revue Hebdomadaire*, François Le Grix), le chroniqueur littéraire consacre la majeure partie de son feuilleton à *La Porte étroite* — traitant ensuite beaucoup plus rapidement de *La Flamme* de Paul Margueritte, d'*Un Pardon* de Paul Renaudin, de *Henri de Sauvelade* de Pierre Lasserre, du *Précis de Psychologie* de William James, de *L'Inquiétude religieuse* d'Henry Bremond et de *La Forêt de Fontainebleau* d'Émile Michel.

L'impression de nouveauté, voilà ce qu'un critique n'éprouve presque jamais en lisant les trop nombreux romans qui l'accablent. Oh ! le rare bonheur des premiers lecteurs d'*Eugénie Grandet*, de *Mme Bovary*, de *Thomas Graindorge*, de *Dominique* ! Nos meilleurs romanciers ne nous donnent que des œuvres d'un genre connu. Aussi quel étonnement joyeux m'a causé *La Porte étroite* de M. André Gide ! Cela, c'est neuf.

Et pourquoi ? Simplement parce que M. Gide a imaginé un être d'exception et qu'il a réussi à le faire vivre. En outre, il s'est efforcé de s'exprimer le mieux possible sans s'occuper des procédés usuels. Aucune habileté banale, aucune rhétorique.

Nous sommes dans un milieu protestant, très vertueux et un peu austère. Jérôme aime sa cousine Alissa, de deux ans plus âgée que lui. Mais Juliette, sœur cadette d'Alissa, aime Jérôme. Alissa veut se sacrifier. Juliette s'y refuse : elle épouse un brave viticulteur et, ensuite, elle semble parfaitement heureuse. Aucun obstacle ne devrait donc subsister. Mais Alissa est une âme in-

¹ Voir les quinze premiers articles de ce Dossier de presse reproduits dans les n^{os} 33, 35, 38, 42, 45 et 46 du BAAG.

quiète, mystique, sans règle extérieure, sans autre direction que son inspiration propre. Trop tôt et trop brutalement, elle a connu la douleur : sa mère, une créole qui resta toujours une étrangère dans sa famille, s'est enfuie avec un amant. Alissa, extrêmement intelligente, extrêmement pure et excessivement sensible, reste réfractaire au bonheur. Elle songe qu'elle est plus âgée que Jérôme. Elle constate ensuite que leurs entrevues ne valent pas leurs lettres. Plus tard enfin, cette idée crucifiante l'affole : elle est un obstacle au développement spirituel de Jérôme ; sans elle, il s'élèverait plus haut vers Dieu. Lui demeurant à Paris et elle habitant la Normandie, ils ne se voient qu'à d'assez rares intervalles. Elle profite de quinze jours passés ensemble pour s'efforcer de le décourager en se montrant détachée de tout, de l'art, de la pensée..., mais non de l'amour, car cette dernière feinte dépasse ses forces. Il part désolé.

Après trois ans d'absence, il la revoit usée par son effort surhumain, mais exaltée étrangement. Il la supplie, il s'écrie : « Il est temps encore, Alissa. » Mais elle répond : « Non, mon ami, il n'est plus temps. Il n'a plus été temps du jour où, par amour, nous avons entrevu l'un pour l'autre mieux que l'amour. Grâce à vous, mon ami, mon rêve était monté si haut que tout contentement humain l'eût fait déchoir. J'ai souvent réfléchi à ce qu'eût été notre vie l'un avec l'autre ; dès qu'il n'eût plus été parfait, je n'aurais plus pu supporter... notre amour. » Elle lui rappelle enfin un verset de l'Écriture qu'ils avaient jadis médité : « Ils n'ont pas obtenu ce qui leur avait été promis, Dieu nous ayant réservés pour quelque chose de meilleur. » Et elle le quitte avec ces paroles : « Adieu, mon ami bien-aimé. C'est maintenant que va commencer... le meilleur. »

Puis elle meurt seule, en cachette, pour ainsi dire, dans une maison de santé de Paris. Elle laisse à Jérôme son journal et il comprend seulement en le lisant la tragédie intérieure de cette âme.

Dix ans après, Jérôme revoit Juliette. Il n'a pas oublié et ne veut pas oublier ; il garde intacte la souveraine image d'Alissa dans sa vie arrêtée en quelque sorte depuis cette heure suprême. Et il devine que Juliette elle-même n'est heureuse qu'en apparence...

Très noble et très douloureuse Alissa ! Certes, elle s'est trompée. De sa seule autorité, elle s'est imposé un sacrifice inutile. « Seigneur ! écrivait-elle, nous avancer vers vous, Jérôme et moi, l'un avec l'autre, l'un par l'autre... Mais non, la route que vous nous enseignez, Seigneur, est une route étroite — étroite à n'y pouvoir marcher deux de front. » Erreur ! Rappelez-vous cet idéal et véridique roman des *Récits d'une sœur* si naïvement conté par Mme Craven. Albert de la Ferronnays et Alexandrine d'Alopeus n'ont pas été diminués par leur mariage. Bien au contraire !

Pendant leur courte existence commune, ils ont réellement marché vers le Seigneur, « l'un avec l'autre, l'un par l'autre ». Jérôme et Alissa auraient pu

faire comme eux.

Mais si Alissa s'est trompée, quelle sublime erreur ! Pas plus que Jérôme, nous ne saurions oublier son grandiose et vain sacrifice. Ah ! comme elle a vécu !... Dans ses lettres, dans son journal, quel cri de pure passion, si intense, si vrai, que nous étions désaccoutumés d'en entendre de pareils ! Il y a trop peu d'amour dans la littérature où l'on galvaude ce mot. Des accents comme ceux d'Alissa nous surprennent autant qu'ils nous émeuvent. Elle écrit simplement et pourtant elle nous emporte jusqu'aux plus hauts sommets du lyrisme sans que nous nous en apercevions. « Je ne sais quel transparent bandeau me présente partout agrandie son image et concentre tous les rayons de l'amour sur un seul point brûlant de mon cœur. Oh ! que l'attente me fatigue !... Seigneur ! entr'ouvrez un instant devant moi les larges vantaux du bonheur ! » De telles flammes se remarquent à peine dans cette coulée ardente.

M. André Gide a créé une figure d'une nouvelle et incomparable beauté morale. Alissa est unique dans notre littérature moderne. Alissa vit suprêmement sur ces hauteurs où elle nous domine et où pourtant nous ne cessons de la voir, angélique et humaine à la fois. Que M. Gide ne soit pas toujours un parfait écrivain, cela importe peu (cela importe d'autant moins que les pages essentielles ont une forme irréprochable). Son livre est comme un feu sur la montagne, un feu très pur d'où une grande lumière rayonne.

147-V-17

EDMOND PILON

(*Revue de Hongrie*,
t. IV, 2^e année, novembre 1909, pp. 608-11)

Poète d'abord (des *Poèmes de mes soirs*, parus chez Vanier en 1896, Edmond Jaloux a écrit qu'avec son propre recueil *Une Ame d'automne* publié la même année ils furent « le dernier volume en date des recueils de poésie d'inspiration symboliste ») et essayiste, Edmond Pilon (1874-1945) avait été un collaborateur régulier de *L'Ermitage* avant d'en être un de *La Nouvelle Revue Française* : « Il était de ces familiers auxquels on accordait de signer leurs notes des seules initiales, qu'on était heureux d'avoir sous la main en temps de disette, mais qu'on jugeait de ton anodin et, en son cas, de spécialité confinée aux évocations ou pastiches du passé. » (Auguste Anglès, *André Gide et le premier groupe de la Nouvelle Revue Française*, p. 166). Il venait de donner à *La N.R.F.* (n^o de mai 1909) une « Suite au récit du Chevalier des Grioux » qui apparut comme un manifeste de classicisme. Sa « Chronique française des Lettres et des Arts », dans la *Revue de Hongrie*, paraît dans la « Chronique du Mois ».

Un écrivain : M. André Gide.

Il y a peu de natures aussi complexes que celle de M. André Gide. Une cul-

ture étendue, une intelligence affinée, une sensibilité hautaine et souvent douloureuse ont marqué de leur empreinte une série d'ouvrages aussi remarquables que *Le Voyage d'Urien*, *L'Immoraliste* et *Amyntas*. Essayiste lyrique d'une ardeur singulièrement forte et chaude, André Gide avait tracé dans *Les Nourritures terrestres* un manuel de vivre ample et rationnel ; non certes, depuis tels passages d'*Obermann*, personne, sauf Sénancour, ne s'était mieux nourri des fruits de la terre et ne les avait mieux célébrés que ce jeune écrivain passionné. Au théâtre, André Gide n'avait pas manqué de poursuivre, à l'aide d'œuvres du genre du *Roi Candaule*, un des apostolats littéraires les plus désintéressés et les plus purs qu'on ait vus depuis longtemps. Et pourtant, André Gide, admiré et aimé des hommes de sa génération qui avaient grandi à ses côtés et qui l'avaient lu, demeurait d'une nature un peu distante ; la qualité de son style et le choix de ses développements le défendaient de l'admiration de lecteurs plus nombreux ; il restait, comme Mallarmé et comme Paul Claudel, mais d'autre manière qu'eux, un « isolé » dans les lettres. Et pourtant, dans beaucoup de ces livres si parfaits à plus d'un titre, un cri mal réprimé, un aveu poignant mal dissimulé, une contraction de douleur mal cachée venaient trahir la hardiesse et la chaleur d'un cœur trop contenu. Ce cœur, qui se défendait de trop se trahir dans les livres, semblable à quelqu'un de ces fruits pourpres de l'Orient qu'André Gide admire tant, vient enfin, comme eût dit Baudelaire, « de se montrer à nu » ; il vient de se livrer avec franchise, avec sincérité, avec simplicité. Et cela dans un très beau livre appelé à être très lu, que l'auteur, s'inspirant d'un passage de St Luc, appelle *La Porte étroite*. *Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite, car la porte large et le chemin spacieux mènent à la perdition.*

C'est en partant de cette parole du Christ qu'André Gide a conçu son roman. Ce roman d'ailleurs ne correspond pas exactement à ce que le lecteur imagine par ce genre ; il n'y a là aucune intrigue artificielle et les épisodes que l'auteur nous conte ne sont pas autre chose que ceux qui arrivent dans la vie. Seulement les héros de ce livre, à l'exemple de l'écrivain qui les fait vivre, ont reçu une sensibilité très aiguë ; ils sont d'une qualité supérieure et ils s'expriment dans un français classique et sans artifice. A propos de ce français il y aurait même à écrire : par sa sobriété, sa tenue rigoureuse, sa correction aisée, le langage semble, dans l'ouvrage nouveau d'André Gide, s'être dépouillé de tout le faste dont le style du *Voyage d'Urien* et des *Nourritures* était revêtu. Et il y a une aventure comme cela qui est arrivée à Maurice Barrès quand cet écrivain, suivant son évolution, a laissé le style si artiste et si éclatant de ses premiers livres pour aboutir, dans *Colette Baudoche*, à cette simplicité, à cette nudité de la phrase qui devinrent sous sa plume si émouvantes.

Mais ce n'est pas là le roman, le roman de M. André Gide. Comment au reste résumer un ouvrage qui est, pour ainsi dire, déjà par lui-même le résumé d'un drame et d'existences tragiques heurtées les unes dans les autres ? Et

pourtant il faut essayer.

Cela se passe à Fongueusemare, aux environs du Havre, dans cette verte Normandie que M. André Gide aime tant ; et, pour en venir vite au fait, on peut dire que, dans ce livre, il y a deux jeunes gens, Jérôme et Abel, et aussi deux jeunes filles, Juliette et Alissa. Juliette et Alissa étaient les deux filles de Lucile Bucolin. Et Lucile Bucolin était créole ; il semblait que son ardente nature ne fût jamais en repos et que le souvenir de ses origines ne cessât de la tenir épuisée et languissante. Avec le sang Lucile transmet à ses deux filles, et plus particulièrement à Alissa, un peu de ce tourment inexprimé, de cette inquiétude d'une nature comprimée que les créoles portent un peu partout avec elles sur la terre. Et c'est ce qui fait qu'Alissa fut si admirablement préparée à souffrir. Il suffit, pour cela, qu'elle s'éprît aussi totalement et aussi exclusivement qu'elle le fit de Jérôme. Jérôme, en principe, devait, en raison des relations d'âge et de cousinage, devenir le mari d'Alissa et pendant ce temps Abel, l'autre jeune homme, fût devenu l'époux de Juliette. Il y eût eu ainsi deux couples mariés harmonieusement et ainsi que Dieu veut. Mais il n'en advint pas de la sorte ; et la vie n'est pas aussi simple qu'elle a l'air ! En effet, Juliette, elle aussi, négligeant Abel, comme sa sœur Alissa eût voulu épouser Jérôme. Jérôme, aveugle et confiant, ne s'était pas aperçu un instant de cela. Et ce n'est que dans cette scène très belle qu'il en eut la révélation : «... Je gagnai, dit Jérôme, la serre où Juliette m'attendait. Elle avait le visage en feu ; le froncement de ses sourcils donnait à son regard une expression dure et douloureuse ; ses yeux luisaient comme si elle eût eu la fièvre ; sa voix même semblait sèche et crispée. Une sorte de fureur l'exaltait ; malgré mon inquiétude, je fus étonné, presque gêné par sa beauté. Nous étions seuls.

— Alissa t'a parlé ? me demanda-t-elle aussitôt.

— Deux mots à peine, je suis rentré très tard.

— Tu sais qu'elle veut que je me marie avant elle ?

— Oui.

Elle me regardait fixement...

— Et tu sais qui elle veut que j'épouse ?

Je restai sans répondre.

— Toi, reprit-elle dans un cri...»

C'est ce cri qui trahit l'admirable renoncement d'Alissa en faveur de sa sœur. Mais Juliette, âme trop haute, Jérôme, cœur trop fidèle, ne profiteront pas de ce renoncement. Juliette, après la pire des crises, se mariera ailleurs ; Alissa, qui pourrait alors, devenue libre, se rapprocher de Jérôme, n'ose le faire ; elle est demeurée brisée de ce drame ; la « sainteté », comme elle dit, est devenue son refuge et la lutte qui se poursuit désormais entre son amour pour Jérôme et son aspiration au ciel occupe toute la fin du livre. Mais le ciel est lointain, très haut, très bleu ; c'est par la « Porte Étroite » que le Christ y admet ses anges, et c'est par cette porte-là que passera Alissa en mourant.

Un petit cahier de notes appelé le *Journal d'Alissa* que M. André Gide publie à la suite de son livre inonde de lumière l'âme d'Alissa et la fait comprendre. Cette âme est vraiment très belle, très pure, très ardente, dans le sacrifice et dans la passion. Voilà une amoureuse, mais une amoureuse chaste à la manière de celles que Racine chrétien eût pu amener au théâtre ; et elle ne laisse pas, par son aventure, contée avec un art si sobre et une simplicité si juste et si vraie, de nous retenir et de nous émouvoir. Je ne sais si M. André Gide a fait là son plus beau livre ; mais il a vraiment fait un beau livre.

148-V-18

RICCIOTTO CANUDO

(L'Œuvre, 7 avril 1910, pp. 34-6)

Bien différent du catholique libéral qu'était Jean Lionnet et de l'aimable et léger Edmond Pilon, le chroniqueur de *L'Œuvre* (rappelons que le pamphlet anticonformiste, un peu anarchiste et un peu nationaliste, nettement antisémite, qu'avait lancé Gustave Téry en 1904, de mensuel était devenu hebdomadaire au début de cette année 1910, avant de se transformer en quotidien en septembre 1915) : né en 1879, Italien installé à Paris, Ricciotto Canudo avait collaboré à *La Plume* et au *Mercure de France*, publié des poèmes dont l'inspiration s'apparentait à l'unanimité et était une figure marquante de l'Avant-Garde. Signalons qu'un colloque lui a été consacré à Bari en 1977, ainsi que, l'année précédente, le n° 3 de la revue *Quaderni del Novecento francese* (présenté par Michel Décaudin). Le dernier paragraphe de la «Chronique littéraire» ci-dessous reproduite parlait rapidement d'un recueil de *Poèmes choisis* de Guido Gezelle (traduits du flamand).

Le nouveau livre de M. André Gide nous permet de rester dans la grande route que nous aimons. Là nous retrouvons tous ceux qui dédaignent la foule bariolée et les arrogants qu'on reconnaît à une marque souvent de basse origine, au signe rouge de la boutonnière. M. André Gide appartient à la catégorie des hommes qui réalisent longuement cette œuvre où la puissance spirituelle qui l'anime.

Il est aussi un solitaire et son œuvre est loin d'être populaire. Car «étroite est la voie qui conduit à la vie». Ce mot évangélique résume le livre où M. André Gide, avec la plus grande simplicité, la plus poignante sobriété de la pensée et du style a évoqué le rêve humain le plus désespéré : celui de l'insaisissable perfection.

La Porte étroite ! *Il en est peu qui la trouvent...* M. André Gide saisit ce thème psychique à la manière d'un musicien qui est frappé par une série d'amours où son âme semble s'étendre jusqu'aux confins du monde. Et c'est avec la rigoureuse mathématique lyrique d'un musicien que l'écrivain développe son thème d'édification spirituelle.

Le sentiment le plus pur, le plus ailé, est certes celui qui, cherchant sans

répét sa perfection, est le plus insatisfait. Dans la hiérarchie humaine, il faut sans doute établir deux catégories essentielles, qui contiennent toutes les autres : les satisfaits et les insatisfaits. Les premiers, c'est la foule médiocre, la sage médiocrité, la bête, solide sur ses quatre pattes, qui vit en satisfaisant ses besoins successifs ; les seconds, c'est l'homme debout, les bras toujours agités par la fièvre du désir perpétuellement inassouvi. Ce sont les Insatisfaits qui imposent au monde le rêve, qui leur montrent un but toujours plus lointain, qui composent la phalange des créateurs, des grands chercheurs, artistes, savants, explorateurs ; ils sont tout le dynamisme du monde. C'est cette éternelle force humaine que M. André Gide a synthétisée dans son livre, qui est une admirable paraphrase littéraire de l'esprit évangélique du renoncement. Alissa, la jeune fille qui a su vivre à travers l'angoisse volontaire du renoncement et a su en mourir, est une créature littéraire toute neuve, est un symbole plein de significations toujours présentes.

Alissa est l'amante tendre, confidente, passionnée, qui n'a pas cherché « la porte étroite », mais qui y a été poussée par la force d'un atavisme mystique qu'éclairait la philosophie de nos plus purs et plus inquiets penseurs et une vision très précise des êtres et des choses. Un amour avait canalisé depuis son enfance son sentiment, avait polarisé toute sa vie, enchaînant à l'être aimé le cours de toutes ses pensées, de toutes ses sensations, au fur et à mesure qu'elles se révélaient à son adolescence insatisfaite.

La beauté du sacrifice des choses présentes à la recherche des choses parfaites, les meilleures, celles qu'il ne faut pas désirer atteindre et vers lesquelles il faut s'efforcer, lui avait été révélée de bonne heure. Elle avait goûté à la joie âpre du sacrifice, au moment où elle comprit que sa sœur aimait le même être qu'elle. Elle avait voulu renoncer. La signification de toute son existence était précisée : elle ne pouvait s'approcher de son bonheur qu'en s'effaçant devant toutes les choses qu'elle convoitait. Elle s'enivrait du désir éperdu de ne pas désirer. « Ah ! que ce qu'on appelle *bonheur* est chose peu étrangère à l'âme et que les éléments qui semblent le composer du dehors importent peu ! » s'écrie-t-elle. Ainsi, lorsque sa sœur s'est mariée, lorsque des deuils successifs l'ont laissée seule devant l'homme choisi depuis toujours, cherche-t-elle dans son âme profonde les raisons du renoncement, qui est nécessaire à sa nature, qui fait partie d'elle-même. Il ne faut pas atteindre ce qu'on croit le bonheur, l'atteindre c'est l'épuiser, c'est le détruire.

La grande parole chrétienne de la négation prend ainsi une signification d'éternité, un aspect de perfection qui seul vaut qu'on s'y efforce. C'est la recherche du rare, c'est-à-dire de la beauté absolue — car la beauté n'est qu'une perpétuelle surprise.

La jeune Alissa dit encore pensant à son amour : — « ... marcha tout le long de sa vie comme deux pèlerins dont l'un parfois dit à l'autre : « Appuie-toi sur moi, frère, si tu es las », et dont l'autre réponde : « Il me suffit de te

sentir près de moi...» — Elle semble songer aux îles de l'Océan qui au milieu des tempêtes se regardent toujours sans jamais se rapprocher...

Juliette, la sœur d'Alissa, a gardé aussi son amour, caché au milieu de la banalité de sa vie de mère de famille bourgeoise. Elle aussi a accepté le renoncement, mais elle semble n'en connaître que l'amertume, parce qu'elle y fut contrainte tandis qu'Alissa meurt en beauté, dans la voie étroite qu'elle choisit, où elle s'attache par sa volonté tenace, plus forte que l'instinct de sa passion. Et tout triomphe de la volonté consciente est beau.

C'est pourquoi cette très pure héroïne de M. André Gide donne une leçon d'humanité émouvante. Elle est aussi belle dans son effacement qu'une créature de sensualité l'eût été dans la domination des mâles par la force de sa sensualité triomphante. Le livre de M. André Gide a une valeur particulière qui nous le rend cher. Au milieu de la production contemporaine, superficielle et agitée, qui ne sert en général qu'aux intérêts matériels de ceux qui détiennent les succès, *La Porte étroite* est un livre *immobile* où l'action est donnée par des jeux dramatiques de la pensée qui se cherche et du sentiment qui s'émeut.

LE DOSSIER DE PRESSE

D' ISABELLE

(suite) ¹

149-VI-9

P. BOURDIN

(*Petite Gazette Aptésienne*, 5 août 1911)

Nous ignorons tout du chroniqueur de cette feuille du Vaucluse, que Gide lisait peut-être de loin en loin : il y avait fait publier l'année précédente (n° du 24 décembre 1910) une réponse à un article signé « Alcippe » sur les prix littéraires.

ISABELLE. Récit par André Gide.

Gide rapporte dans son dernier livre le récit qu'un jeune homme de vingt-cinq ans, Gérard Lacaze, fait d'un séjour au domaine de la Quartfourche où quelques personnages achèvent, dans l'isolement, une vie qui a eu ses tempêtes. Il y a quelque quatorze qu'Isabelle, la fille des maîtres de la Quartfour-

¹ Voir les huit premiers articles de ce Dossier de presse reproduits dans les n°s 35, 39, 42 et 46 du BAAG.